

La jungle

*Tic-tac-tic... Leur abondance engourdit les esprits.
Ploc-ploc-ploc... Goutte le sang de ceux qui m'ont aimée.
Toc-toc-toc... À moi d'ouvrir la porte des secrets.*



*Ligotée dans le bleu du ciel, je suis
éblouie par la noirceur de cette Terre. Ils
n'en veulent pas. De ma lumière. Ils n'en
veulent pas. Et la garder me consumera...
J'aurais dû manger ce matin. Partir en
ronde, le ventre vide est imprudent...
imprudent, irréfléchi, irresponsable...
Je suis irresponsable...
Pourtant, je suis encore là...
Savoir génétique... destinée...
Je sens cette chose... en moi... au fond... où se cache-t-elle
exactement ? Dans mon cœur ? Mes viscères ? Ma tête ?
Plasticité cérébrale trop développée... 100 milliards de
neurones... des connexions synaptiques... des circuits
nerveux chargés d'électricité... un hippocampe... un miracle
technologique... une arme neurobiologique... et la véracité de
mes souvenirs dans tout ça ?
Mes rêves... mes rêves, seraient-ils la clef ?*

— Jo ?

— Hum...

L'atmosphère impénétrable des canopées amazoniennes nous protège depuis un an des drones assassins de l'Empire. Une étuve incapable d'étouffer les litanies de Ross. S'il dégage sagesse et déférence auprès de la communauté, à mes côtés, Ross n'a rien d'un taiseux, allez comprendre...

— T'es avec moi ?

— J'te couvre...

— OK... je me lance.

Mon partenaire de chasse plante sa carrure distinguée au milieu des lianes torsadées qui entravent notre silencieuse progression. À proximité d'un tronc ridé, sa combinaison de camouflage vire aux tons d'écorces brunâtres, seule sa tignasse grisonnante rompt l'harmonie de cet homme réconcilié avec sa nature. Il ne cessera jamais de dégager cet équilibre à la fois serein et apaisant de celui qui sait.

Mais celui qui sait n'a jamais su que faire de ses mains. Elles s'enroulent frénétiquement l'une autour de l'autre et trahissent un malaise masqué par des yeux francs que rien n'empêche jamais de pétiller. C'est là que baigne cette joie qu'il tente de me partager maladroitement, soutenu par les cris intempestifs des petits résidents de la jungle.

— Tu sais, dans mon village... avant tout ça...

— Ça quoi ?

Mon ton est rude et décourageant. Impossible de ne pas savoir où il veut en venir, mais je ne coopérerai pas, je ne coopère plus.

— Ça... L'attaque, les Cueilleurs, les parties de poker...

Mon air impassible ne détourne nullement le raisonnement du nostalgique.

— Nous avons une tradition pour les anniversaires. Quand le soleil pointe au zénith, un chant invite la star du jour à dévoiler son vœu le plus cher.

Ses lèvres hésitantes libèrent de suaves notes de ténor un soupçon chevrotantes.

— Your day... Your wish.... You can grow with me if you...
Rien ne colle. Sous les ombres imposantes des séquoias qui barricadent toutes tentatives d'intrusions, un rayon s'infiltré, mais il émane de l'intérieur. Qu'est-ce qu'il lui prend ? Pas toi. Pas là. Jamais. Ces célébrations n'ont plus de sens. Les bars, les amies, la famille, les bougies, les rires, les cadeaux... Rien n'a existé. Ce serait trop dangereux d'y repenser. De se rappeler que les choses ont été un jour différentes. Qu'elles pourraient être différentes si...

— Ta gueule ou je te tranche la gorge.

— Jo... Tu pourrais déposer les armes au moins une fois dans l'année.

— Tu le vois ce symbole, là, gravé ?

Ross se braque.

— Je t'en prie, approche ta jolie tête et regarde-le. Là. Et les 717 autres gravés sur le chemin. Ils sont là pour nous rappeler que, même cernés par les reptiles, les plantes carnivores, et autres réjouissants prédateurs, ce n'est rien comparé à la menace que représente l'Empire.

Malgré l'humidité tropicale, ce souffle glacial éteint toute légèreté et son timbre se durcit.

— Toujours aussi aimable...

— Ce n'est pas ce qu'on attend de moi.

La réponse s'échappe. Une invitation pour ce diplomate incurable.

— Tu te trompes Jo. Tes grands-parents n'auraient jamais voulu ça. Tu comptais plus que tout. Si tu ne penses pas à nous, pense au moins à eux. Ils ont fait de toi...

Je bondis sur lui et plaque l'éternel idéaliste au sol.

— Ne bouge pas.

Ross obéit à mon instinct. Nous voici camouflés dans les marécages, à l'ombre d'un Warana séculaire qui nous nargue de son immortalité acquise. Il me rappelle les raisons de notre présence en ces terres reculées et tout ce que nous fuyons.

Nos bottes piétinent l'écosystème et les émanations florales dispersées dynamisent nos capacités de pisteur. Je suis dans mon élément, la nature a su me dompter, je me concentre sur ces bruits familiers qui nous enveloppent. Complices, ils orientent mon attention sur ces minces craquements à l'ouest puis sur le déchirement de ces branches d'çaï qui crient timidement vengeance. Une grenouille coasse et s'éloigne, les sons s'agitent.

Nous aussi. Quelques signes silencieux échangés du bout des doigts, nos pupilles qui se dilatent, une inquiétude refoulée, il ne s'agit pas d'un animal.

Ils nous ont débusqués.

Priant pour qu'ils n'aient pas atteint notre camp, je fige mon attention. Au milieu de ce concentré de peur, je distingue un parfum.

Celui du Purgatoire.

Le vent venant du sud, l'odeur a précédé l'ennemi, je me tiens prête.

La seconde qui suit, je chevauche la silhouette qui surgit devant nous. Ma rage s'agrippe à cette masse imposante, flasque d'une vie trop calme. Mes jambes l'enserrent. Ma main effleure ma lame. Son coude fend vicieusement ma lèvre. Il s'est offert une issue de secours. L'intrus s'y engouffre à cœur battu, soulevé par un regain de vie.

— S'il nous échappe, nous sommes morts.

Ces mots s'expulsent de mes poumons irrités alors que je m'élanche à la poursuite de notre survie collective.

La végétation défile dans ce champ de vision que j'ignore, happée par ce costume gris froissé qui me distance.

Les effluves compacts de feuilles et de bois mouillés oppressent ma respiration. Mes bottes glissent dans la boue, seuls ses pas et les miens clapotent lourdement dans la vase, Ross a disparu.

Le ronflement impétueux de la cascade se rapproche.

D'ici quelques minutes, il s'exfiltrera de notre cité perdue. J'aperçois le tapis vert tendre de la plaine, sa lumière n'a plus rien de chaleureux. Dans un dernier élan, mes doigts s'enroulent sur le bois raide de ma lance et la propulsent avec l'énergie du désespoir.

L'arme se plante à quelques centimètres d'une *S-Car*¹ ronflante d'orgueil.

Raté.

Le peu de foi qui m'animait disparaît. Je m'écrase sous la fatalité. Mon dos s'échoue douloureusement sur un rocher, l'esprit déjà projeté vers mon dernier dilemme : mourir ou se battre à mort ?

Ross me prive de la réponse. Trempé, mon compagnon d'infortune surgit hors d'un chemin dérobé et fauche mon agresseur.

— Qui t'envoie ?

¹ Voiture aérienne pilotée par B-WATCH.

L'homme, rougi par le manque d'oxygène, ferme les yeux, dégage vivement son bras gauche de l'emprise technique de Ross pour le plonger derrière sa tête.

Il n'en sortira rien.

Ma lame se plante au fond de sa gorge, un filet de sang comme seule réponse.

— Pourquoi ? rugit Ross désespéré.

— Tu ne sais rien. Ils sont capables de tout. Une pensée. Rien qu'une pensée. Une fraction de seconde leur suffit pour nous exécuter. Par ailleurs... c'est un plaisir qui m'est réservé.

Une provocation qui n'a pas l'effet léger escompté, son visage s'aggrave.

— Et s'il n'était pas...

— Pas quoi ? Venu nous traquer ? Tu n'étais pas là. Tu ne l'as pas regardé mourir. Dans les yeux... partir... sans résister... Et Jack... qui riait... et la balle... au milieu... son front rouge... ses yeux vides.

Je tourne les talons sur cet unique témoignage de faiblesse.

Ross en a assez vu, et moi aussi.

Le pacificateur, le cadavre, les marécages exotiques, je m'éloigne sans fuir quand ces mots criés au loin me paralysent.

— ... *journaliste*... c'était juste... *journali*...

Impossible. Mes démons me rattrapent.

— Ta gueule.



2033

2

Blanc comme neige

Matin brumeux, matin neigeux.

Elle est partout, elle étouffe tout, elle glace tout. Sa main froide est entrée en moi, s'est faufilée jusque dans mon ventre et le noue. Mais ce n'est pas le même froid. Ce n'est pas la même neige. Celle qui craque sous mes pas est agréable, porteuse de la nostalgie de Noël. Son blanc rehausse le jaune des maisons chauffées au bois alors que la glace pilée en moi n'a rien de réconfortant. Elle a tout engourdi : mes sens, mes besoins, mes envies, jusqu'à mon entrain.

Les grands en parlent. Ils parlent toujours à côté de nous comme si on ne les entendait pas. Ils imaginent que leur langue d'adulte s'apparente à du chinois pour nos jeunes oreilles, mais ils se trompent. On comprend. On comprend tout et on comprend trop. Je les entends parler de moi, à l'école, au centre... Le centre... Ils disent que c'est normal, ils disent que ça passera, que le temps fera son œuvre. Le temps me gèle de l'intérieur et me tuera, voilà ce qu'il fera.

D'autres disent que je suis trop sensible, trop d'empathie, je suis une éponge, je ressens leur douleur et me l'approprie. *« Elle anticipe trop, elle ne pense pas à elle, elle doit s'endurcir », « ça s'apprend, mais c'est souvent comme ça avec les filles, que voulez-vous ? »*

D'autres accusent un état dépressif. Une incapacité à affronter la réalité, couplée à la crainte d'assumer ses désirs. L'écart crée un obstacle insurmontable qui me pousse vers la déprime. Quel écart ? Je n'ai jamais rien espéré. Tout ce qui me retient à la vie c'est notre chaumière.

Seulement, voilà, elle est partie. Elle ne me parle plus. Elle fuit notre refuge. Je l'aperçois au loin, je l'entends, mais elle m'ignore. Et ça, personne ne peut le comprendre.

Les grands en parlent et ils ont tort. Mon état n'est ni analytique ni solvable. S'ils savaient...

— Regarde, c'est la freak. Toujours dans la lune.

— Non, elle est dans la neige ! Aussi flippante que Gollum celle-là.

— Sûr !

Je fourre la pointe rondelette de mon menton dans le nid duveteux de mon cache-cou et mes mains agrippent le fond de mes poches. Je voudrais disparaître.

Moi aussi je sais analyser et juger comme les grands. Moi aussi j'ai saisi que le problème venait de leurs parents. Absents, méprisants, égoïstes, ils n'ont jamais porté d'attention à leur mauvaise graine. Un faire-valoir encombrant qu'ils ne peuvent retourner au fournisseur. Forcément, ça nourrit la rage. Une rage que je partage. Je la ressens. Et le froid la réveille. Mais je ne veux pas leur ressembler, je ne veux pas être assimilée. Je suis polie et bien élevée. Je ne suis pas du genre à m'afficher en public, ça, jamais. Je suis une enfant modèle, même si je n'ai pas de parents, même si je vis dans un orphelinat, même si c'est tout ce qu'on retient de moi.

Ils reniflent derrière moi.

— Et la tarée, c'est de toi qu'on parle.

Le plus grand me jette un caillou, j'enfonce ma tête et accélère.

— Oh ! Tu vas où comme ça ? Tu cours retrouver tes copains les fous ? On te parle rat d'égout.

— Eh ! Tu trouves pas qu'on dirait Kenny avec ses yeux bêtes et sa doudoune ?

L'enfant ricane, gesticule et imite *South Park* d'une voix trop aiguë.

— *Oh, mon dieu, ils ont tué Kenny !* Hein ? Tu trouves pas ? insiste-t-il d'un coup de coude impatient.

— J'sais pas, mais elle répond pas... elle me saoule. Eh ! Tu te prends pour qui ?

— Ouais c'est vrai ça, tu te prends pour qui ?

Des passants nous observent de travers, mais le vent qui bruisse entre les feuilles les chasse. C'est un jour mauvais. Le

ciel est bas. Et les frémissements sourds des survivantes agrippées à leurs branches annoncent une nouvelle chute de flocons. Les rues seront bientôt impraticables et le bazar urbain bloquera la circulation.

Aucunement découragé par ce qui se profile ni par les regards désapprobateurs, le plus grand arrache mon bonnet. J'hésite, mon regard croise celui d'une étudiante outrée qui traverse précipitamment, un autre combat l'attendait, d'autres obligations, d'autres publications...

Je prends exemple, ce n'est qu'un bonnet. À quoi bon ? La neige le recouvrira, lui façonnera une petite tombe pour la nuit, je le retrouverai demain sur le chemin de l'école. J'arpente cette rue tous les jours, personne ne ramassera un bonnet de laine mouillé et boueux.

Je dépasse un quadra à l'allure de rugbyman, lui aussi a assisté à la scène, le sourire en coin, peut-être lui rappellent-ils son enfance.

— Laissez-la tranquille. Attaquer les plus faibles c'est pour les mauviettes.

Les petits tortionnaires s'arrêtent net et baissent la tête.

— Que je ne vous y reprenne pas. Et toi, tu ne peux pas te dépêcher de rentrer ?

Il s'éloigne sans se retourner, les ricanements reprennent.

L'idée de me réfugier dans la boulangerie m'attire, mais ça ne changera rien. Ils seront là pour me cueillir à la sortie, et que dire à la boulangère ? Ils m'ont pris mon bonnet. La belle affaire. Elle est occupée, les fêtes approchent, la queue déborde. Mes calculs stratégiques sont interrompus par un croche-patte. Le plus petit n'en finit plus de rire, fier de ce qu'il a entrepris, aux aguets de la réaction de son mentor.

— Eh, t'as vu sa tête quand elle est tombée ! Trop drôle.

Le plus grand se plante au-dessus de moi.

— T'es rien qu'une bête de foire. Ta place est dans le caniveau. Y en a qui disent qu'ils font des expériences sur vos cerveaux. C'est pour ça que vous êtes tous bizarres là-bas. T'as rien à faire dans notre école. On veut pas de vous.

Je lis plus que de la haine dans ses yeux. Je scrute, anxieuse, ce qui m'entoure. Il y a du monde, dans les voitures, sur les

trottoirs, dans les magasins. Leurs regards sont furtifs, *je* les dérange. Je les force à agir, à changer leurs plans. Pour chacun une hésitation puis une légère bifurcation, pas grand-chose, juste assez pour que je sorte du cadre. Ils n'ont rien vu, dans quelques minutes ces gamineries seront finies et dans une heure, oubliées...

Le plus grand exulte, la passivité ambiante l'a conduit au même constat. Il est libre. Libre de cogner ses chaussures sur mon ventre, sur mes bras, sur mes jambes. Je me protège, tant bien que mal. En boule, roulée dans le manteau froid devenu gris, je cherche mon téléphone. J'ai besoin d'aide. Leur numéro est préenregistré, le centre n'est pas loin, mais mes gants m'empêchent de le déverrouiller. Recroquevillée sur ma cible, je ne vois rien, il en profite, sa semelle crottée de neige s'abat sur mon crâne.

Le trou noir.

Au réveil, ils sont partis.

Au-dessus de moi, un ciel cotonneux s'émiette et me saupoudre le visage de ses milliers de flocons.

Autour de moi, la neige est rouge. Visqueuse. Les passants courent et les sirènes hurlent... qu'ai-je fait ?

Le prix à payer

*Do, ré, mi, misérable et bannie.
Les cadavres empilés dans mon lit.
Sol, la, si, si je dors, je dévie.*



— Cette Belle Journée vous Honore.

Pas de réponse. Le majeur sur l'index, enlacés en guise de salutation, s'ennuient dans l'air. Il n'y a plus de Beth, il n'y a plus de Joan, il n'y a plus d'Harvey, tout comme les mots « *Belle* », « *Journée* » et « *Honore* » ne trouveront plus leur sens. Un mirage. Les Réfractaires avaient fait de notre famille leur salut, n'en reste que des cendres.

— C'est quoi son problème ? Être cheffe ne dispense pas d'être polie, enrage un Espagnol accoutré comme un surfeur hawaïen.

L'esquisse de mon sourire le nargue. Depuis qu'ils m'ont empêchée de me noyer dans mon sang, je prends plaisir à exaspérer les survivants de cette communauté délocalisée. Mon dédain leur rappelle que nous ne reconstruirons rien. Le clan de Ross ne ressuscitera pas. Dénoncer les dangers du Nouvel Ordre en attaquant l'Empire était aussi noble qu'illusoire. Notre audace était déplacée et l'assassinat éclair de nos troupes nous a brutalement rappelé que nous sommes nés pour mourir.

Une évidence qu'ils refusent. Saturant leurs existences de futilités pour chasser une solitude inéluctable. Alors, au côté du chariot de pains chauds d'un artisan trop bavard, je me tais. Dans les sentiers escarpés, trop bruyants, je chuchote. Au milieu des tables désaxées qui servent de réfectoires, je m'isole. À côté des rires des enfants, je fuis.

Et ce matin tumultueux ne changera rien à cette règle.

Ross me talonne. Chargé du fantôme de notre victime, il continue de couvrir mes arrières.

— S'il te plaît, Javi, pas maintenant, nous venons de... la matinée a été rude.

— Toutes les matinées le sont...

Javi convoite une riposte. Ses mots, criés à la volée, s'échouent à mes pieds. Je les dépasse, je ne veux pas entendre l'absolution de Ross. Je préfère souffler sur les braises.

— Continue et les tiennes le seront encore plus.

Mes mots le piquent. Javi crache son mépris au sol sous l'œil réprobateur de celui dont la diplomatie surplombe toute forme de ressenti. Mais avant que je ne savoure ce point gagné, une plantureuse panthère s'interpose. Un front trop large pour être dégagé, une imposante coiffure de tresses et une tunique flamboyante. Tout en elle est étudié pour impressionner. Pourtant, ce qui me frappe, ce sont ses pieds. Rétractés, ils semblent s'excuser dans ses sandales abîmées.

— Garde ta salive, son cœur est sec.

Nos regards se soutiennent, le sien resplendit de malice et son audace m'électrise. Je n'ai jamais ressenti une telle ascendance de toute ma vie. Elle ne me regarde pas, elle me dévisage de l'intérieur, sans une once de jugement. Malgré une confrontation apparente, entre nous circule autre chose, comme si elle tentait de déposer un voile de délicatesse sur mes blessures invisibles. Qui est cette nymphe ? Je brûle d'envie d'entrer dans son jeu, mais Ross ne m'en laisse pas le loisir. Ses doigts glacés saisissent mon poignet pour m'attirer vers une énième confrontation stérile.

— Tu n'es pas obligée de...

Ses mots espèrent raccrocher une attention que lui a volée l'étrangère. Je tourne la tête une seconde pour que mon mordant atteigne rapidement son but et me libère de ce conflit trop fade.

— Tes sermons m'emmerdent. Sache que je me fous de savoir si la forme leur plait. Ça va faire un an, et tous ici sont encore en vie. Le reste n'a pas d'importance.

Trop long. La fille a disparu.

— Justement, ça fait un an. Nous avons tous perdu des proches dans cette opération. Tous ici ont souffert le martyre et regrettent d'être encore en vie... mais Jo, ça fait un an. Ils ont besoin de retrouver un peu de normalité et ton comportement...

— Mon comportement leur rappelle qu'il n'y a pas de normalité. Tant que Jack PRICE sera de ce monde... Vos rêves de clef et autre fantasme vous condamneront. Je ne suis pas votre messie.

— Tu sais que c'est faux. Harvey...

— Grand-père est mort. Ses espoirs idéologiques l'ont tué. Je ne suis pas comme lui. Nous avons essayé de rétablir la vérité... les nôtres sont morts. La guerre est perdue. Si j'ai survécu, c'est uniquement pour offrir l'alternative d'une vie libre à ceux qui la méritent.

Mon pas s'accélère et les chariots abîmés qui nous dépassent couvrent son plaidoyer dégoulinant d'espoir. Un copié-collé de ceux récités par Grand-père.

— Tu t'entends ? La haine que tu nourris te dévore. L'ignorance n'est pas un motif de condamnation.

— Ouvre les yeux. *Nous* sommes les condamnés. À l'instant où les forces de l'Empire découvriront que nous avons tué ce journaliste, ils bombarderont notre village. Alors sauver les endormis du Purgatoire est le cadet de mes soucis.

— Tu ne peux pas dire ça Jo. Tu es la clef... La clef de toute cette humanité. La seule qui puisse tous nous sauver.

— La clef de quoi ? Dis-moi et je reconsidère ma position.

Je me plante face à lui, le forçant à reculer d'un pas, déstabilisé par cette ouverture qui n'en est pas une. Une ruse qui impulse en lui une profonde déception.

— ...

— Voilà... On doit s'occuper du corps. Cache-le, je m'occupe du reste.

La bouche entrebâillée d'un milliard d'arguments trop empressés de s'échapper, Ross rebrousse chemin. Plus rien de son allure placide d'Obama n'a subsisté à l'assaut de l'an dernier. Ross n'était pas présent. Ce respectable chef des Cueilleurs a envoyé son cheptel à l'abattoir. Aucun n'est revenu, mais tous ont tué l'homme confiant et ardent qu'il était. Pourtant une lueur subsiste, je me demande toujours si ce n'est pas mon attitude qui l'attise. Très bien. J'ai les épaules pour. Lui n'est plus capable de *trancher*. Moi, si.

À une distance apaisante de notre camp de réfugiés, j'implore Calypso. Cette reine de la mer, qui a retenu Ulysse loin de son odyssee, est la seule à pouvoir noyer mes doutes.

Ma barque flotte, se balance et me défie. Le bleu de son bois vieilli coupe les lames de l'eau et m'appelle à l'errance.

Je dénoue le nœud de cabestan et hume l'air fluvial. Les embruns sont maussades et le fond de l'eau croupi d'inavouables secrets. Une noirceur que j'envie. Si elle pouvait m'escorter loin d'ici, mais pas là-bas. Jamais.

Leur paradis, leur Dieu, leurs rêves, je n'en veux plus.

Je resterai sourde au chant de cette montre qui ensorcelle. Une vraie sirène qui nourrit, berce, éteint la conscience et supprime le libre arbitre. Comment y résister ? C'est si doux d'effacer tout ce qui torture l'esprit...

Tout a commencé à cause de ce mirage. Pourquoi se méfier ? Une montre ne tue pas... Une montre donne l'heure. En 2020, elle mesure les bpm, en 2035 elle stocke l'énergie cérébrale et en 2050 elle enregistre les souvenirs.

Une montre de rêve.

Mais les anciens nous l'auraient dit si nous les avions écoutés : méfiez-vous des rêves, comme des vendeurs de rêves. À présent, c'est trop tard. Le monde est sous perfusion. La garantie de vivre a volé le sens de la vie. Et mes ennemis ont transformé ma quête de vérité en cauchemar bien réel. Ne subsistent que les rêves d'un passé trop beau pour être vrai et parfois trop vrai pour n'être qu'un rêve. Seule Céline, ma barque de pêcheur aux lattes délabrées, m'ancre dans la réalité. Ce vestige de l'Ancien Monde est ma seule bouée, une planche de salut qui me rappelle la dureté de la vie. Il faut se battre pour la mériter, elle n'a rien d'un long fleuve tranquille et les choix difficiles pleuvent à torrents.

J'en ai fait un aujourd'hui. Bon ou mauvais, qu'importe. Je rame et ces questions rejoignent les autres au fond de l'eau pour me tenir au large. Poussée par le vent du nord qui gronde sur mes réflexions et les emporte.

Enfin déchargée de toute culpabilité, ma barque s'enlise sur la plage, je bondis sur le sable, amarre Céline de son nœud d'accroche et remonte vers la taverne.

— Un double scotch Harlem.

— Et voilà cheffe.

À peine servi, à peine vidé.

Sous la paillote faite de troncs d'acacia reliés de vignes, les travailleurs se rafraîchissent les idées. Sur cette terre battue et sous ses larges feuilles de palmier, l'air y est toujours agréable.

— Le même.

— Des soucis ?

— Rien que je ne saurais surmonter.

— Question idiote. Tiens, je t'accompagne. C'est pour la maison. Tenir ce lieu de rassemblement n'est pas de tout repos, alors un village...

Je ne réponds pas, les mains cramponnées à mon verre, les yeux rivés à son fond.

— Ça doit bien te changer du Purgatoire. Tu étais une vedette là-bas.

— J'y remuais la merde, rien de plus.

— Et tu n'as pas fini. Ils ne s'en tireront pas comme ça. Nos communautés sont solides, tu verras, laisse-leur le temps de se reconstruire. Regarde déjà autour de toi, cet endroit, cette musique, cette vie... ça ne fait même pas un an...

Je survole la salle du regard, les jeux d'ambiances, les groupes de discussion, les couples discrets et les couples dansants. La vie. Celle qui m'a été arrachée. Comment vivre sans eux ? Pourquoi eux et pas moi ? Quand tout ça a-t-il démarré ? L'une de ces nombreuses interrogations s'extirpe de mes pensées.

— Tu étais où quand la pluie de météorites a frappé ?

Le chiffon frotte le fond du verre, le patron, habitué à déceler les démarrages nostalgiques coupables, me distrait.

— C'est là que tout a basculé... Impossible de l'oublier... Demande-leur. Tous se souviennent dans les moindres détails... Hein les gars... la pluie... vous étiez où ?

Un brouhaha s'élève.

— Tu vois. Je parierais ma boutique que tous se rappellent le premier souvenir revisité grâce à la B-WATCH². J'pige pas... une invention incroyable... suivie d'un marasme sans précédent... Pourquoi ? Comment ?

Sa tête rebondit sur ses doigts qui grattent vigoureusement sa barbe.

— La cupidité.

— Tu crois toi ?

Le torchon sale, écrasé par les bras charpentés, danse sur le bar.

— Pourtant y a moins de pauvreté, moins de morts, moins d'injustices...

Réfrénant cette pulsion qui m'intime de l'étouffer avec son torchon, je le stoppe.

— Et moins de liberté. Tu ne vas pas t'y mettre.

— Ou quoi ? Tu vas faire comme eux ? Me pendre au-dessus de mon bar.

— Et pourquoi pas ?

— T'es pas comme ça. Même si tous ici te craignent plus que la créature.

— N'exagère pas.

— À peine. Tu transportes autant de mystères, tu sais. Petite-fille du chef des résistants, seule personne capable de nous sortir de cette terrible condition et surtout... surtout, seule survivante de...

— Merci de me le rappeler. J'vous jure, vous les villageois... vous aimez trop les mystères.

Faut toujours que vous colportiez des fables et entreteniez cette intrigante façon de tout savoir sans jamais rien dire.

Il rit jaune.

— Tu sais, quand j'étais encore là-bas, j'étais gérant de bar. Quand on a trouvé sa voie, j'imagine... Un soir, je suis sorti m'en griller une. Et c'est là qu'ils ont déboulé. Ce n'était pas une milice, c'étaient les forces de l'ordre... Rien... ni avertissement... ni porte de sortie. Ils ont juste ouvert le feu. Ça a duré dix secondes, pas plus. L'enfer. Impossible d'imaginer. C'était pas faute d'avoir essayé. Tu sais, j'crois pas que t'étais née, mais après le Bataclan, nous, les anciens, on s'est tous demandé comment on réagirait face à des terroristes... jamais face à ceux mandatés pour nous protéger. J'ai pas réfléchi. J'ai plongé dans un buisson, j'y ai passé la nuit. Des heures à me demander pourquoi. Qu'avions-nous fait ? La seule réponse n'en était pas une : *refuser de porter leur montre*. On tue pas pour ça bordel. Cette réponse me paralysait. Tout autant que mes options. J'pouvais même pas devenir réfugié politique, le monde entier portait cette montre ! Ne me restait que vous, les R. Tu vois, ce que tu représentes ? Notre seule issue...

— Un autre scotch.

Il renverse généreusement le nectar doré, saisit un plateau bien chargé, son torchon à la poche, libérant mon champ de vision. Les lieux se sont remplis. Au fond du bar, les yeux noirs d'une jeune femme me fixent avec intensité.

Des marmonnements perdus dans sa moustache, Harlem réinvestit le bar.

— C'est qui ?

Le barman fait un signe de tête en direction de l'inconnue de ce matin.

— Ava ? Tu connais pas ?

Je me pince les lèvres, il devine la bêtise de sa question, sourit avec un détachement gêné et répond.

² Montre connectée à l'activité cérébrale, elle permet de revivre ses souvenirs dans son sommeil.

Une invention de la multinationale Néo.

— Une autochtone. Elle est née ici. Son père est le chef des ethnies indigènes. Ce sont ses terres.

— C'est la fille d'Alende ?

— Un sacré bout de femme, moi j'te le dis. Elle n'aime pas le contact, je n'ai jamais pu discuter avec elle.

Elle n'aime pas le contact ? Pourtant, elle m'aspire. Je ressens toute sa puissance. J'ai envie d'y céder, je vois en elle tout ce que j'ai perdu. Une femme confiante qui connaît sa place et la tient avec stature. Elle rayonne d'un équilibre naturel qui transmet un message clair :

j'accueille et sublime tout ce que la nature m'a offert. Elle est en paix.

— Elle vient souvent ici. Elle observe, elle boit, elle repart. C'est rare de la voir accompagnée. Tiens, Ross ! Comment tu vas ?

Je ne l'avais pas entendu entrer. Volontiers absorbée par le regard d'Ava et passionnée par un récit que viennent écourter de nouvelles contraintes.

Sans me retourner, je descends d'une traite mon troisième verre.

— Je peux ?

La face joviale de Ross, ternie par l'épisode macabre de ce matin, se tient juste à côté de mon tabouret.

— Je peux refuser ?

— Fais pas ça Jo.

— Faire quoi ?

— Te renfermer, t'enterrer dans les entrailles de tes regrets. Tu n'es pas responsable de tous les maux.

— T'en es sûr, Ross ? Va dire ça au journaliste que j'ai tué le jour de mon anniversaire, à sa femme et à ses enfants. Ma main à couper qu'il en avait. C'était un type comme moi. Entouré, aimé, qui cherchait juste la vérité. Qui croyait que devenir journaliste lui permettrait de changer le monde.

Je me détourne de lui à la recherche d'un visage agréable, en face, le bar est vide. Ne me reste que celui trop conciliant de Ross, aussi exaspérant que ces animateurs liftés des années 20.

Harlem réapparaît et tente de décrypter notre querelle.

— Vous parlez de B c'est ça ? l'homme peine à cacher son excitation déplacée. J'en ai vu un paquet d'horreur... mais ça... c'est pas humain... et ça fait froid dans le dos.

Sa tête qui se secoue au rythme de ses craintes est stoppée par la riposte de Ross.

— Pure légende.

Ses épaules prennent le relais.

— Et ma grand-mère ! C'est ce qu'ils veulent nous faire croire. À moi, on me la fait pas. Une énergie qui se nourrit de nos cervelles, c'est forcément un coup des PRICE.

— Personne ne l'a jamais vu.

— Non. Personne n'est en vie pour en parler, c'est pas pareil. Mais la vieille Jeanne, elle voit les morts. Elle sait tout. Si t'entends un ronronnement, c'est fini pour toi. La créature te chante une comptine, mais ça calme pas ce qu'elle te fait endurer. Si ce monstre trouve notre village, il fera un carnage.

Ross me dévisage, épouvanté par une menace que je n'arrive plus à redouter. Je pense à B chaque nuit. J'imagine son ronronnement, son souffle, et rêve de mon tas de chair émietée, délestée de mes souffrances terrestres.

Sans redresser la tête, je corrobore les propos d'Harlem.

— Un tombeau à ciel ouvert.